

## Rétrospective Dubuffet à Martigny

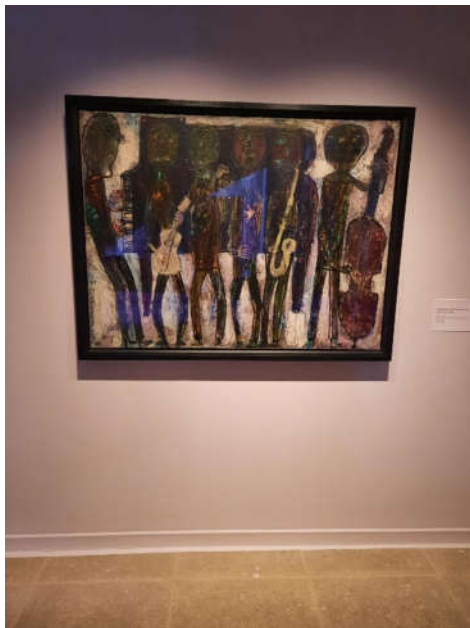
Les œuvres, collages, dessins, peintures et sculptures sont exposées dans le hall central qui sert aussi d'auditoire de la Fondation Gianadda. Ce vaste espace se prête à une juxtaposition des tableaux sur un plan horizontal tel que le défendait Dubuffet, ennemi de toute hiérarchie et de tout classement. L'ordre chronologique reflète l'évolution de l'artiste entre les années 1944, date de sa première exposition à la galerie René Drouin et 1984, une année avant sa mort.

La figuration est encore assez visible dans ses premières œuvres ; il représente des personnages sans la perspective. Leur histoire se déroule dans des cases juxtaposées sur une surface plane sans suite. Ce procédé rompt l'enchaînement logique des événements et chaque scénette surprend un moment de vie fugitif.



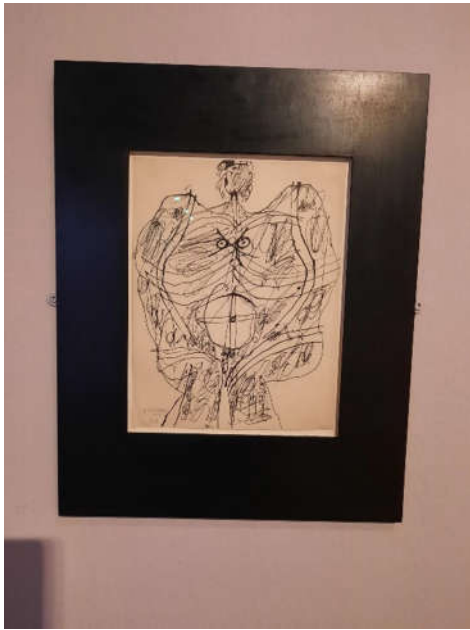
Campagne heureuse, 1944

A ses débuts, Dubuffet se plaît à montrer ses personnages de face comme dans l'huile sur toile ci-dessous, dans un style primitif. Selon lui, la vision ne peut atteindre que le côté des objets qui lui fait face (cf. J. Dubuffet « Asphyxiante culture »). Par conséquent toute perspective serait illusoire.



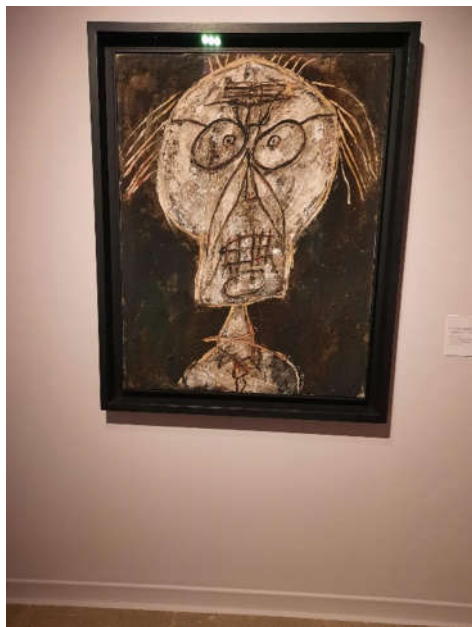
Jazz Band (Dirty Style blues), 1944

A partir de 1950, Dubuffet renonce à toute forme convenue répondant à des canons esthétiques pour se rapprocher des sensations que lui suggèrent les objets. C'est ainsi que l'image de la femme peut prendre un caractère obscène comme dans le corps de dame ci-dessous.



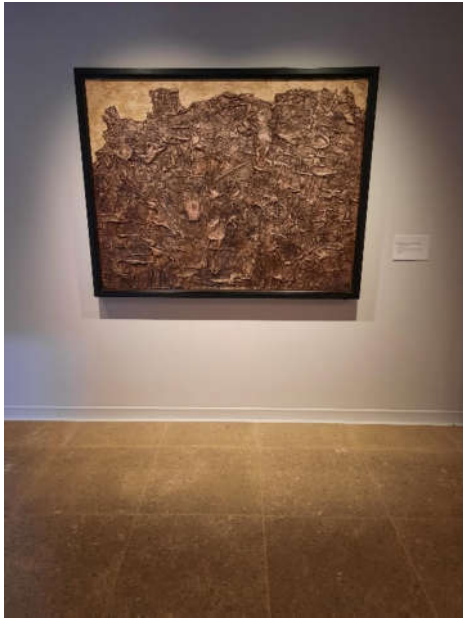
Corps de dame no 16, 1950

Le caractère informe prêté à la figure humaine s'accroît. Le portrait du quidam ressemble à un dessin d'enfant qui extériorise son aversion.



Dhôtel nuancé d'abricot, 1947

L'intérêt du paysage suivant réside dans son léger relief qui accentue la densité des méandres faits de creux et de bosses à l'image des déviations et des obstacles qu'il nous faut franchir sur les chemins de la vie. Reflet de nos sinuosités intérieures.



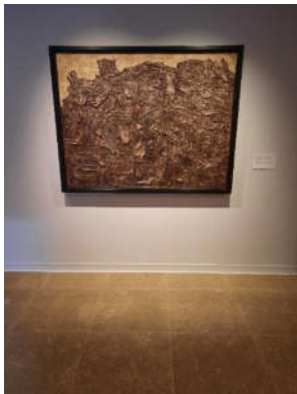
Le Voyageur sans boussole, 1952

La matérialisation du monde intérieur renonce à toute visée descriptive et permet d'expérimenter une technique picturale inédite associant jetés de gouttelettes de peinture liquide et autres moyens que Dubuffet prend soin d'expliquer au public.



Sérénité profuse, 1957

Dans la toile suivante, Dubuffet emploie l'isorel utilisé dans la construction et parfois comme support de peinture artistique. Ce matériau offre une surface grumeleuse qu'il balaie avec un pinceau aux coloris verts et bruns suggérant des motifs végétaux.



Tumulte végétal, 1959

Le retour à la nature et aux forces élémentaires telluriques pour défier les superstructures de l'esprit prométhéen avide de domination nous renvoie à l'humilité de la condition humaine.



Messe de terre, 1960

L'homme a été formé avec de la terre du sol et il est parfois bon de le lui rappeler.



Pince bec, 1960

Suivent une série de lithographies résultant d'empreintes à partir d'éléments les plus divers et dont le résultat est toujours imprévisible, comme pour montrer la richesse de la réalité qui dépasse toute imagination.



Album de planches en couleur de la série des « Phénomènes », 1960-1962

Chaque planche manifeste un état d'esprit particulier que Dubuffet traduit en mots.

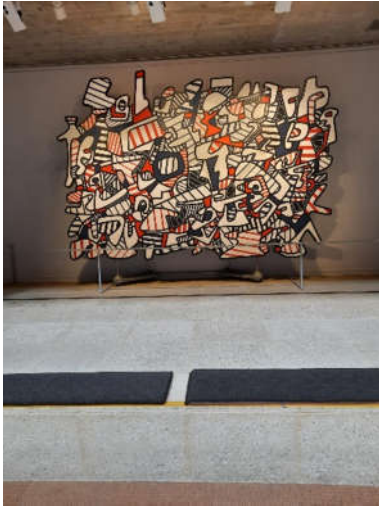


Espoir



Jeux d'ombre

Les éléments de la séquence intitulée « Coucou Bazar » forment un agrégat insolite d'objets animés et inanimés, volontairement sans commencement ni fin. Cette peinture est montée sur roulettes, comme un mobile, pour donner l'impression d'un espace en mouvement. Ces dessins qui ressemblent à des graffitis par la spontanéité du geste ouvrent sur un champ infini de combinaisons possibles. « Tranche prélevée dans un tissu ininterrompu » dit Dubuffet.

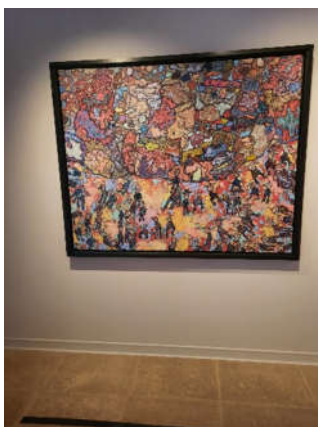


Site agité, 1973, représentant de la nouvelle manière désignée par le terme « l'Hourloupe »

La tasse de thé, le réchaud-four à gaz et l'automobile constituent une improvisation sur le thème des « Objets surréalistes » mais dans le style du « Site agité ». Au lieu d'être valorisés pour eux-mêmes, ils s'intègrent par leur style dans le « tissu ininterrompu » du réel dont parle Dubuffet dont ils ne constituent que des fragments.



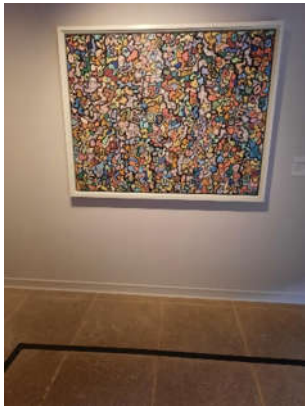
Voici une image de la cohue des jours de congé ou au sortir du travail. Un des thèmes d'inspiration de Dubuffet est la foule. Le ciel bigarré reflète les idées profuses jaillissant de cet attroupement d'individus qui se perdent dans le décor. Les déformations continues du champ visuel stimulent l'imagination à la faveur d'illusions optiques.



Rue passagère, 1961

Ce tableau peut être mis en regard des deux tableaux suivants, « La Gigue irlandaise » (1961) et « La Houle du virtuel » (1963).

La visualisation de l'accélération de la danse donne l'impression d'un tournoiement proche du vertige, tant pour les danseurs que pour le spectateur. Ce mouvement incessant est rendu par des ronds et des spirales multicolores comme si, emportés par le tourbillon, les danseurs voyaient des étoiles.



La Gigue irlandaise, 1961

« La Houle du virtuel » semble se rapporter à la modification des images par les logiciels et nous introduit dans le monde du numérique qui décuple les possibilités de la vision.



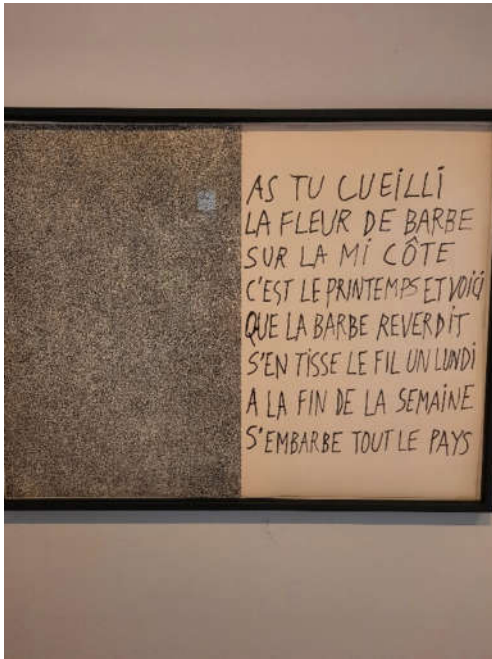
La Houle du virtuel

Dubuffet se plaît à décomposer son sujet en plusieurs morceaux juxtaposés dont nous devons retrouver la liaison. L'œuvre qui suit ressemble à certaines compositions de l'Art brut.



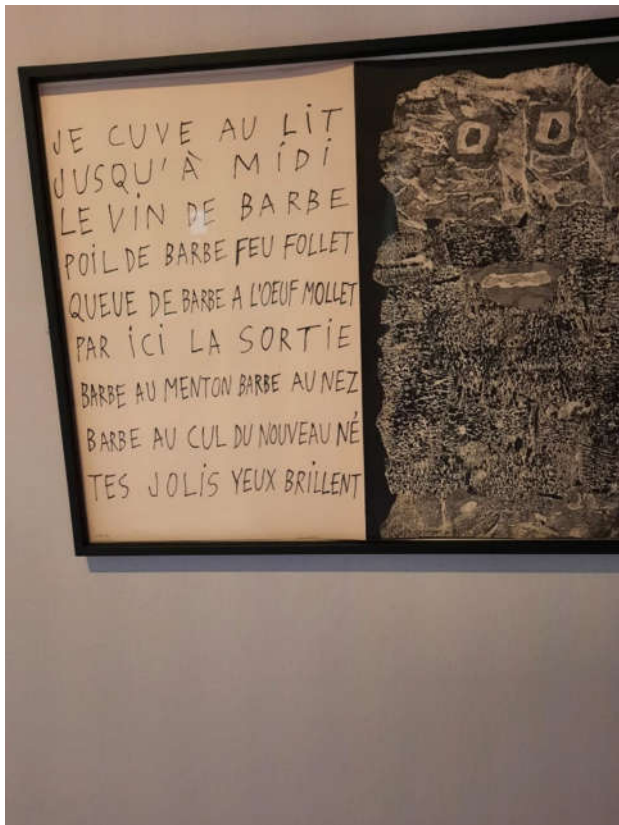
Tissu d'épisodes, 1976

L'œuvre d'après semble une parodie d'écriture automatique, l'artiste improvise un long poème autour de la barbe qui porte les stigmates d'une existence bien remplie ; sa présence ennoblit celui qui l'affuble comme un insigne de sa virilité. La barbe rapproche l'homme de la nature inculte, de la floraison ; c'est pourquoi Dubuffet intitule son poème « La Fleur de Barbe » avec comme première illustration une terre où l'herbe pousse.



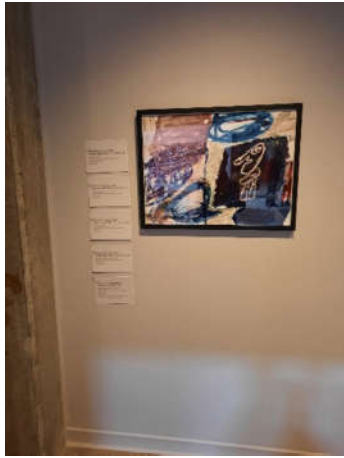
La Fleur de Barbe, 1960

Tandis que dans le dernier dessin, la barbe apparaît figée comme fossilisée sous le poids de l'existence mais transfigurée par deux yeux qui brillent à la vue du nouveau-né...



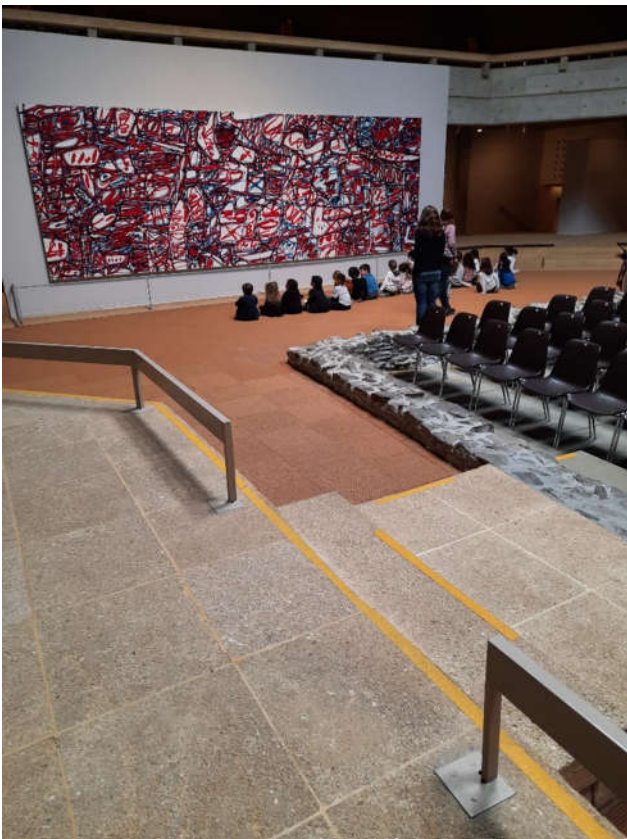


A partir des années 1980 jusqu'à sa mort en 1985, Dubuffet, à côté de son cycle de « l'Hourloupe » se livre à des expériences de déconstruction de l'espace où des personnages évoluent en suspension dans une sphère inconnue. Il emploie des couleurs crues, sans transition ni dégradé avec des contours informels comme s'il passait outre la théorie des couleurs.



Site avec un personnage (Psycho-site E 365), 1981

Dans les dernières œuvres, il n'y aura même plus de personnages comme dans ces panneaux monumentaux intitulés « Le Cours des choses » (Boléro), qui captive toute une classe d'écoliers.



FIN DE LA VISITE